

mois ; et dire—ajouta-t-il d'un ton que je n'oublierai jamais—et dire que je n'ai pas le sou.

Il se faisait peu d'illusions sur le bénéfice qu'il pourrait retirer, un jour, de son dévouement, des sacrifices qu'il s'imposait ; il savait que les ministres ne se souviennent guère des promesses des candidats—et jurait ses grands dieux que c'était la dernière fois qu'il s'occupait d'élections, mais, à la première note du clairon de bataille, sa frêle charpente était secouée du frisson de joie du soldat et, gaîment, il se lançait dans la fournaise.

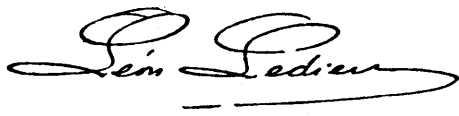
On parle beaucoup, aujourd'hui, des services qu'il a rendus, de ses qualités, de ses convictions ardentes, pourquoi ne pas s'en être aperçu plus tôt, pourquoi pas il y a un an, deux ans, pour lui permettre de se remettre, d'essayer de prolonger sa vie !

Car il pouvait faire autre chose que de la politique, ce brave Têtu ; il aimait l'étude, il aurait voulu pouvoir travailler autrement, tout en se rendant utile, mais, comme l'a dit un écrivain français, "les gouvernants ne savent pas assez qu'il est de leur devoir de donner des sinécures aux hommes qui travaillent à la gloire de leur pays."

Têtu ne demandait pas de sinécure, mais on aurait pu le caser, lui assurer la vie, et le pays n'y aurait rien perdu, j'en suis sûr.

Maintenant, le voilà où nous irons tous, mais vraiment, trente-six ans, c'est bien jeune pour mourir !

Pauvre Têtu ! Dieu, qu'il a tant aimé et si bien servi, lui a donné sans doute la récompense méritée, avec le repos trop tôt, venu !



CHRONIQUE QUÉBÉCQUOISE

QUÉBEC, juin 1896.

Semaine des plus animées dans l'ancienne capitale ; affluence considérable de touristes qui, comme des oiseaux de passage en la belle saison, répandent la note gaie dans la tranquillité tant soit peu monotone de la ville. Français de France, Anglais de distinction, voisins de la grande République, tous se répandant en exclamations sur la magnificence de notre site. Hier encore, la vue si avantageuse qu'on obtient de la tour du Palais Législatif arrachait à un jeune Parisien cette enthousiaste parole :

—J'ai parcouru l'Europe entière, dit-il, je n'ai rien vu de pareil !

Ajoutons qu'à ce moment tout concourait à rendre l'impression plus saisissante encore. L'atmosphère était de ce bleu net qu'on ne voit que sur les prairies du Nord-Ouest. Au nord, un banc de nuages floconneux tamisait la lumière trop crue, et les rayons tombaient obliques sur le fond du paysage, servant de repoussoir. La vallée offrait ces tons brillants, ces contrastes de coloris qui nous semblent exagérés dans les photographies japonaises. Vers Beauport, une déchirure assez profonde laissait entrevoir les cimes bleuâtres de nos Adirondacks canadiens.

Mon Dieu ! pensai-je, que c'est beau ! Et dire que, le plus souvent, nous restons froids en face de ces beautés exquises ! Dire que nous envions à la Suisse, à la Norvège, leurs effets de lumière, leurs décors majestueux, quand nous trouvons au pays mille endroits qui peuvent rivaliser avec elles en grandeur et en poétique variété !

L'accoutumance ainsi nous rend tout familier.

* *

J'entends résonner de joyeux carillons,—l'air est embaumé de parfums de fleurs d'oranger,—l'épithalame est la mélodie du jour. Je crois, qu'à cet égard, nos belles partagent la superstition anglaise, tant les mariages se sont faits rares au mois de mai ; en revanche, le mois des roses nous réserve de fort jolies surprises.

Quelle *favore* a inventé le bicycle !

C'est un amusement fin-de-siècle, au côté utile et récréatif à la fois ; mais c'est un fléau, un cauchemar, une obsession, quoi ? Madame la Mode y accorde sa sanction, que veut-on de plus ?

Lady Majorie Gordon, et son jeune frère, enfants de Son Excellence lord Aberdeen, s'en donnent à cœur joie dans les rues de Québec et semblent surtout affectionner la Grande Allée, dont le pavage favorise leur *monture*.

Sans être prophète, je puis affirmer qu'en moins de huit jours toutes nos jeunes connaissances nous passeront dessus d'un air triomphant.

En avant le progrès ! Que sera-ce donc à la Convention !

* *

Ce dernier mot me rappelle que Québec vient d'être favorisée de la convention des Forestiers Catholiques, association bienfaisante ouvrière. De nombreux délégués y sont accourus de tous les points du Canada. Une grande parade-revue, de nos Hussards, a eu lieu sur les Plaines d'Abraham ; les députés de l'association sont partis enchantés de leur accueil et, espérons-le, satisfaits de leur mission.

* *

Depuis que le vent est aux élections, nos journaux rabâchent et caressent l'adversaire à rebours, ruminant potins politiques au suprême ennui de la coterie féminine des abonnés.

Le suffrage des femmes ? Pardon, oui, nous le revendiquons. A défaut de bleu ou de rouge, nous espérons, au 24 courant, porter une verte feuille d'érable... accompagnée de laurier—emblème de la victoire.

Sur ce, au revoir.



A BATONS ROMPUS

Quoique cela ne soit dans mes habitudes ni mon caractère, le lecteur me permettra, pour aujourd'hui, de commencer par un double compliment. Cela en vaut la peine.

Le premier, à l'adresse des nobles successeurs du bienheureux de La Salle, lesquels m'ont inculqué, après ma mère, les premiers principes impérissables de la vie ; le second, à l'adresse des cadets du Mont Saint-Louis.

Oui, premier compliment *aux frères ignorantins* qui, eux aussi, gagnent des victoires dans les concours scolaires de Paris, de Chicago et du monde entier.

Oui, second compliment aux cadets du Mont Saint-Louis, qui m'ont rappelé le premier bataillon de France : *les Saint-Cyriens*.

* *

Passons maintenant aux cadets Ecossais. S'ils ont été moins heureux que les précédents, on doit cependant les admirer. En effet, leur ténacité à revenir sur le terrain de la lutte, prouve qu'il y a chez eux de l'énergie, du cœur, de l'âme. Quand un vaincu se comporte de la sorte, la victoire ne semble partagée.

N'est-ce pas, après tout, l'histoire de toutes les luttes d'ici-bas, de tous ces vaillants, grands ou petits, heureux ou malheureux, riches ou pauvres qui semblent avoir pris la parole de Cicéron : *Vivere et militare*, ou plutôt celle de Sylvio Pellico : *Hodie mihi cras tibi*. Ayez donc confiance dans l'avenir, jeunes lutteurs, car si aujourd'hui appartient aux vainqueurs, demain appartient aux vaincus.

* *

Puisque j'ai commencé par vous parler de choses militaires, permettez-moi de continuer en vous parlant du couronnement de l'empereur de toutes les Russies, y compris la Sainte Pologne crucifiée par les ancêtres du nouveau tsar.

Avant le couronnement, tous les journaux ont annoncé que les fêtes surpasseraient tout ce que l'on avait déjà vu. Ils ont eu raison, les journaux, car il y a eu holocauste. Vous le savez déjà. Pour moi, qui ne vois pas toujours les choses comme tous les autres—c'est un effet de myopie—je me suis demandé si on ne devrait pas voir dans cette catastrophe la main infernale des nihilistes, espérant, par ce moyen, amener le peuple ou faire entrevoir, pressentir au tsar qu'il a été couronné sous de mauvais présages, de terribles auspices. Étant donnée la superstition russe, cette idée aurait bien pu germer entre la couronne et le crâne de l'empereur. La conséquence de tout cela, c'est que, au prochain couronnement, si les fêtes doivent surpasser celle-ci, c'est à donner la chair de poule.

Après tout, cette catastrophe sera peut-être plus heureuse que néfaste à l'empire russe, car, si par un revirement des choses, le peuple croit un jour qu'il meurt de faim, le tsar, du haut de son trône argenté, doré, diamanté, aurait le droit de répondre :

"Ce n'est pas vrai, mes enfants, car lors de mon couronnement vous êtes morts en mangeant."

* *

Je ne puis jamais penser à la Russie sans me rappeler le mot de Napoléon Ier, mot devenu vrai : "Avant cinquante ans, l'Europe sera républicaine ou cosaque."

L'aigle mort à Sainte-Hélène voyait de loin. Je crois même qu'elle est les deux, et que c'est à cette *alliance hétérogène* que nous devons d'avoir la paix en Europe. Si je me permets de dire *alliance hétérogène*, c'est que je n'y croirai qu'après des faits, des actes, et non des embrassades. Il est vrai, malheureusement trop vrai, que les haines nationales s'éteignent, mais si j'étais sujet russe, je verrais toujours devant moi les flammes de Moscou, tout comme si j'étais Français, je ne verrais pas sans appréhension un rejeton du nid impérial Corse servir dans l'armée russe avec le rang de général. La vie contient tant de surprises, que l'élevage de cet aiglon impérial pourrait bien être un truc à la France. Non pas que les puissants du monde en veulent directement à la France, sans laquelle ils ne pourraient vivre, mais bien à la république française. Enfin, qui vivra verra...

* *

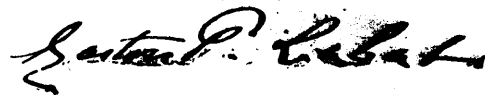
Je disais plus haut que les haines nationales s'éteignent. Ce qui me fait dire cela, c'est que la Pologne a déjà oublié et est presque oubliée. Ne serait-ce pas, à courte échéance, le sort de l'Alsace-Lorraine ? On parle certainement bien de revanche, mais on ne la prend pas. Or, à mon humble avis, il aurait fallu que ce soient les soufflets de 1870-71 qui souffletassent à leur tour leurs vainqueurs avant de les laisser descendre dans la tombe. Guillaume et de Moltke y sont déjà, et Bismarck y sera bientôt.

Or, comme pour beaucoup d'autres choses, il est à craindre que la nouvelle génération n'oublie le soufflet reçu par ses pères. Non que je doute du patriotisme français, mais je connais bien des gens qui, ayant voulu courtiser une femme, ont fini par la perdre.

* *

Au train dont je vais, je pourrais, à ce sujet, vous mener fort loin ; vous parler, par exemple, des amazones de Cuba, ces vraies patriotes en jupon qui, elles, aiment réellement la poudre et s'en servent, non pour la jeter aux yeux du public comme certaines personnes, mais bien pour la faire parler.

Je m'arrêterai donc ici, et je terminerai par cette pensée juste et vraie que j'ai cueillie dans un album : "Si la poudre qui convient le mieux au public est la poudre d'or, celle qui convient le mieux à la femme, c'est la poudre de toilette."



J'aime mieux les méchants que les imbéciles, parce qu'ils se reposent.—A. DUMAS, fils.